

met en rond dans le fond de l'alvéole et aussitôt que les abeilles s'aperçoivent qu'il a quelques coufs d'éclors, elles viennent dégorger une écume blanchâtre dans l'alvéole, avec laquelle le petit ver se nourrit : lorsqu'elles voient qu'il n'en a plus besoin, parce qu'il va se transformer en nymphe, elles cessent alors d'en apporter, et elles couvrent l'entrée de l'alvéole d'une petite pellicule de cire qui s'élève en bosse ou demi-globe, si c'est un bourdon qui y est renfermé ; mais si c'est une abeille, la pellicule est à plat.

Le ver reste couvert quinze jours, plus ou moins, suivant la disposition de la saison et du temps. Pendant qu'il est ainsi renfermé, il file une toile tout autour de son alvéole, et ensuite il se change en nymphe d'une grande blancheur. Au bout de quinze jours, surtout pendant un temps chaud, l'embryon quitte son état de nymphe, devient mouche, et trouve, par le secours de sa mâchoire, le moyen de percer la pellicule qui bouchait l'entrée de son berceau, d'où elle sort, pour ainsi dire, plus grosse et mieux nourrie que ne sont les anciennes abeilles ; car plus les mouches vieillissent, plus elles deviennent petites et noirâtres.

Dans les jours froids, le couvain est plus longtemps à éclore, et les trous ou alvéoles, à être ouverts ; c'est ce qui fait que ceux de l'arrière-saison ne peuvent, faute de chaleur, éclore qu'au printemps.

Les jeunes mouches sont plus blanchâtres sous le ventre, et paraissent plus pleines que celles de l'année précédente. Dans les trous des rayons elles sont toutes blanches, quand elles commencent à prendre leur forme, et peu à peu elles deviennent grises : elles achèvent de prendre leur véritable couleur après qu'elles en sont sorties ; et elles n'en sont pas plutôt dehors, que les abeilles viennent au-devant pour les nettoyer et les essuyer : ensuite elles se promènent dans la ruche quelque temps ; elles sortent au dehors pour se jouer au soleil ; et quand elles se sentent assez fortes, elles prennent l'essor pour aller faire la récolte du miel et de la cire, comme les autres ; elles reviennent à leur ruche sans se tromper.

Quand la ruche se trouve augmentée considérablement par le grand nombre de mouches écloses, alors la ruche essaime, s'il y a une jeune reine parmi elles pour conduire l'essaim. Le départ est toujours précédé d'un bourdonnement clair, puis augmente jusqu'à l'instant où les mouches sortent. La jeune reine part, par un beau soleil, avec les abeilles qui se trouvent le plus près d'elle, soit jeunes ou vieilles, et des bourdons ; et après avoir voltigé un moment en l'air, elle va se reposer sur une branche d'arbre, tantôt haut, tantôt bas, selon le vent ; toutes les mouches la suivent et s'attachent autour d'elle en peloton. Si pour lors, on ne les met pas dans une ruche, elles s'envolent toutes pour aller se loger dans un creux d'arbre ou dans quelque trou de mur.

(A suivre.)

### La fenaison.

(Suite.)

En importance de ce sujet, les travaux de fenaison dans les localités étant sur le point de se faire, nous croirions consacrer une partie de ce numéro de la Gazette à la reproduction de la suite des renseignements que nous empruntons au "Traité populaire d'agriculture" ayant pour

auteur M. A. C. P. R. Landry.

*La faux faucheuse.*—Le manque de bras a fait rechercher avec raison le moyen de substituer à la faux l'emploi de machines mues par des chevaux, pouvant couper, en peu de temps, une quantité considérable de foin à peu de frais, et ne demandant pour ainsi dire, qu'un seul homme pour les faire fonctionner.

La faucheuse fut inventée.

Le problème est maintenant résolu, et la faucheuse déclarée l'instrument le plus indispensable à notre culture. Avec nos grandes exploitations, avec notre système de culture fourragère, il nous faut la faucheuse qui supplée si avantageusement à cette rareté de la main-d'œuvre dont nous souffrons tant, depuis quelques années.

Disons-le, avec plaisir, nos cultivateurs ont compris leurs véritables intérêts, et la plupart d'entre eux possèdent maintenant une faucheuse.

Nous n'entrerons pas dans les détails de son fonctionnement. Les pamphlets qui accompagnent les faucheuses indiquent la manière de s'en servir dans les différentes occasions, suivant la nature plus ou moins accidentée du terrain.

Un mot seulement sur le choix à faire.

Une bonne machine à faucher ne doit pas être d'une construction compliquée ; les mouvements les plus simples sont certainement ceux qui fonctionnent le mieux, ils ont d'ailleurs l'énorme avantage de pouvoir être aisément réparés par les forgerons de nos campagnes, lorsque leur mécanisme se brise ou se dérègle en quelque chose.

Toutes choses égales d'ailleurs, on devra choisir de préférence une faucheuse qui n'ait point un système d'engrenage appliqué aux deux grandes roues motrices. La transmission du mouvement s'opère facilement au moyen d'un ressort muni d'une gnette, qui met en marche l'essieu de la machine. Avec des grandes roues à engrenage, la faucheuse présente un grave inconvénient ; la terre pénètre, s'amasse dans les roues d'engrenage et arrête la marche de la machine.

*Fanage.*—Après le foinage vient naturellement le fanage, opération qui varie beaucoup plus qu'on ne se l'imagine d'une localité à l'autre.

Les uns veulent que l'herbe soit retournée derrière les faucheurs, les autres préfèrent la laisser vingt-quatre heures s'amortir sur l'andin ; il y en a qui forment de rangs, avec trois, quatre ou cinq andins ; d'autres éparpillent l'herbe sur tout le champ et ne la réunissent en rangs qu'au moment d'en former des meulons appelés *villottes*, *mulloches*.

Ce qui est partout de principe général, ce dont on doit s'écarter le moins possible sous peine de compromettre sa récolte, c'est ceci :

Tant que l'herbe est en andins, telle qu'elle a été jetée par la faux, elle souffre peu d'une pluie, même prolongée, et bien que la surface de l'andin blanchisse, l'intérieur reste vert. Il vaut mieux, quand même cet état devrait se soutenir pendant quelques jours, n'y pas toucher et réserver ses soins pour le foin qui a déjà été secoué, mais n'est pas arrivé à une dessiccation complète. Une fois que l'herbe a été remuée, elle ne doit plus rester éparse pendant la nuit, parce que, même par un beau temps, avec les rosées abondantes de juillet et d'août, elle ne fournirait qu'un foin léger, sans couleur, sans odeur, sans saveur, quelque chose enfin se rapprochant souvent de la paille. Il faut donc, avant le soir, mettre en meulons tas l'herbe qui a été secouée à la fourche et répandue le matin. Le lendemain, après que la rosée s'est dissipée, ces tas sont répandus de nouveau ; le foin qui en provient est retourné dans la journée ; le soir on le réunit en mulloches de sept à huit bottes, pour être charrié le lendemain dans les écuils.

Mais tout dépend de la température.

Lorsque le soleil est couvert, que le temps est frais, qu'il ne fait pas de vent, que l'air est humide, le temps orageux, la dessiccation ne marche pas aussi vite, et le foin n'est souvent bon à être rentré qu'au bout de quatre, quelquefois huit jours. D'autres fois, lorsque le temps est sec et chaud, le foin fauché tel jour est bon à être rentré le lendemain.

Les diverses opérations du fanage sont exécutées à l'aide de la fourche et du rateau, et mieux encore avec le rateau à cheval et la machine à faner.

Ces deux instruments n'exigent chacun qu'un cheval et un conducteur et procurent aux cultivateurs qui les adoptent l'économie de vingt fanaises pendant la fenaison. Après que l'herbe a été fauchée elle est éparpillée si régulièrement par la machine à faner que l'on peut se dispenser de faire repasser l'instrument dans la journée pour remplacer l'opération qu'on